

## Les enfants de la Star Ac' ou la victoire du « gros bon sens »

« *Ma môman m'aime, surtout quand je mène le classement.* »

Daniel Boucher, dans *Momme sur La Patente*.

C'est cette strophe de la chanson de Daniel Boucher qui me traversait l'esprit ce matin en écoutant Homier-Roy s'égosiller auprès de la ministre en lui criant qu' « enfin » le gros bon sens avait « repris » sa place dans le système éducatif québécois. Bien entendu, je fais ici référence à la décision du MELS d' « imposer » un bulletin chiffré à l'ensemble des écoles québécoises. Cette décision est la réponse improvisée du gouvernement à un débat qui, depuis quelques mois, est dominé par certains faiseurs d'opinions fortement médiatisés, hérauts de ce « gros bon sens », qui ont réussi rouvrir la porte à la logique évaluative quantitative et normalisante à l'école primaire, et ce, au nom de la clarté, de la rigueur et d'un retour à une compétition qui serait, à leurs yeux, bienfaitrice à la réussite des élèves du primaire. Or, ce faisant, ces derniers font reculer les pratiques évaluatives scolaires de plus vingt ans. En effet, contrairement à ce que la plupart des médias laissent entendre, il y a belle lurette que les bulletins du primaire ne sont plus quantifiés dans une bonne partie des écoles primaires québécoises. Donc, ces « nouvelles pratiques évaluatives » tant décriées ne sont pas le pur produit d'« hurluberlus » réformistes mais reflètent plutôt une lente évolution des pratiques dans les écoles du Québec, sur laquelle les pratiques évaluatives de la réforme ont tenté de construire. Issu de la génération dite de l' « écho du baby-boom » (j'ai aujourd'hui trente ans), j'ai moi-même été évalué, il y a plus de vingt ans de cela, selon une approche qui ressemblait étrangement à celle que connaissent aujourd'hui (du moins jusqu'à septembre prochain!) les élèves québécois. Ce n'était même pas dans une de ces écoles primaires « alternatives » tenue par des émules de Rudolph Steiner, mais bien dans une école plutôt conservatrice de feu la commission scolaire Jérôme-Le-Royer, aujourd'hui Pointe-de-l'Île. Mais que se cache-t-il derrière cette obsession pour l'évaluation quantifiée et, surtout, pour l'utilisation de la « moyenne » afin de pouvoir comparer les résultats des enfants du primaire?

### Évaluation quantifiée et simplicité

En fait, la quantification comme simplification de la réalité a certes pour avantage de produire des bulletins qui, de prime abord, pourraient apparaître plus clairs aux yeux de certains parents. Cependant, cette simplification, comme toute simplification, a pour effet secondaire de tronquer la réalité : c'est l'arbre (ou le chiffre!) qui cache la forêt (ou les apprentissages!). Cette approche quantifiée de l'évaluation, n'est pas pour plus de rigueur. Au contraire, elle entraîne, comme on a pu le constater historiquement, l'obsession fétichiste pour la note et sa contrepartie enseignante, l'effet pervers de ce que les anglophones ont surnommé le « *teach-to-the-test* ». L'objectif dans une telle perspective n'est plus tant l' « éducation » comme produit du travail combiné de l'enfant et de l'enseignant, mais bien le « résultat scolaire » (la note), devant refléter la qualité de l'acquisition de cette éducation. Ce faisant, on nourrit bien la machine de données : enfants, parents et enseignants sont satisfaits (ou insatisfaits) des résultats; des décisions se prennent sur le cheminement des élèves et sur l'évolution du système. Mais des questions demeurent : au-delà des notes, l'enfant a-t-il véritablement appris? Qu'a-t-il appris? et que lui reste-t-il à apprendre?

### Moyenne, comparaison et compétition

Plus néfaste encore que la simple quantification (qui n'est qu'un outil en bout de compte), est cette obsession à vouloir réintroduire, particulièrement à l'école primaire, moyenne, comparaison et compétition. Au-delà des discours sur l'importance d'habituer les enfants à une saine (mais de plus en plus féroce) compétition, qui est soi-disant celle de la société, j'y vois là plutôt un phénomène de projection de soi dans l'enfant, le désir de voir dans la réussite de son enfant, sa propre réussite comme parent. Ainsi, la note n'est plus tellement un témoin de la réussite ou du progrès de l'enfant mais bien un reflet de la performance du parent dans les choix qu'il a à faire pour l'éducation de sa progéniture : « *mon enfant a de bonnes notes, je suis un bon parent, j'ai fait les bons choix éducatifs pour mon enfant.* ». De là, il n'y a qu'un pas avant de dire « *je suis un (le?) meilleur parent* », « *j'ai fait les meilleurs choix éducatifs pour mon enfant* », logique dans laquelle est malheureusement en train de s'enfoncer notre système éducatif de plus en plus axé sur un individualisme porté par le choix des parents.

Par ailleurs, les effets pervers d'une compétition à outrance basée sur des indicateurs qui tronquent la réalité sont bel et bien palpables dans plusieurs domaines. D'ailleurs, les mêmes faiseurs d'opinions qui, jours après jours, s'échinent, au nom de la qualité du système éducatif, à imposer des bulletins chiffrés, sont souvent les premiers à décrier ces effets, notamment lorsque ceux-ci s'attaquent de plein fouet à leur milieu. Ainsi, dans le milieu de la culture, on s'insurge devant les enveloppes à la performance au cinéma qui entraînent la multiplication des « blockbusters » niais produits en série. Dans les médias, on se scandalise de l'obsession pour les cotes d'écoute à la télévision et à la radio, qui entraîne à la fois jaunisme dans le traitement de l'information et pauvreté navrante dans l'ensemble des contenus. Ainsi, ces quantifications abusives, et les décisions qui sont prises à leur aune, poussent souvent notre culture et nos médias à se vautrer dans le plus bas dénominateur commun, voire à tuer la véritable information et à éliminer la culture autre que celles, populaire, ou de notre voisin du bas, ou les pâles copies que l'on peut, à moindre coût, en faire. Par conséquent, plusieurs sont présentement à réclamer l'utilisation de données plus « qualitatives », afin de mieux juger la qualité des productions dans ces domaines et, à terme, trouver des façons d'en gérer le sain développement. Pourquoi alors imposer un tel système à l'éducation québécoise, qui a travaillé, depuis sa massification, à des solutions novatrices afin de s'en sortir?

L'école primaire québécoise était un rare lieu où les enfants pouvaient être, dans une certaine mesure, à l'abri de la compétition à outrance dans laquelle s'est lancée, la tête baissée, la société québécoise, oubliant *de facto* ce qui a permis de la mettre au monde : le travail collectif et la coopération. Or, montrons leur à bien s'entre-dévorer dès le plus jeune âge, ça n'en fera que des participants « compétitifs » prêts à nourrir ces télé-réalité toujours plus aliénantes qui, à force de nous être martelées dans le cerveau à grand coups de convergence, ont fini par nous faire croire qu'elles ont de réalité bien plus que leur simple titre. Donnons-leur un environnement permettant d'appuyer au maximum le développement de leur capacité de coopération et, ensemble, ils seront bien plus aptes à faire face à la compétition mondiale qui les attend. Soyons attentifs, avant de suivre le « gros bon sens », à la direction vers laquelle celui-ci nous dirige!

David D'Arrisso

Candidat au doctorat en administration de l'éducation

Université de Montréal

Lettre ouverte envoyée au journal Le Devoir, le 1<sup>er</sup> juin 2007